

**XYZ. La revue de la nouvelle**

**À la frontière du sourire**  
**[Le poste frontalier]**

Suzanne Myre



Number 118, Summer 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2014). À la frontière du sourire : [Le poste frontalier]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 37–41.

# À la frontière du sourire

Suzanne Myre

ELLE ÉMERGE d'un sommeil profond, cette oasis où elle rit, sourit, éclate de joie. Les yeux encore clos, elle se tortille sous les draps, en profite pour s'étirer longuement, car les occasions de bouger librement pendant son quart de travail sont rares. Il est en effet déconseillé de rompre la posture raide et inconfortable qui est de mise et de trafiquer le faciès *Apocalypse Now* recommandé, celui qui paralyse les visiteurs.

Avec des gestes mécaniques, la douanière du poste frontalier de Noyan prépare son déjeuner: porridge saupoudré de cassonade et café au percolateur. Elle mange et boit en écoutant distraitement les nouvelles diffusées par la radio, puis lave la vaisselle dans une eau inutilement chaude qui lui brûle les mains. Déjà, elle se prépare une attitude en ressasant les bribes restées vives de son dernier rêve, où elle joue à colin-maillard avec une petite fille aux nattes blondes; les yeux bandés, elle avance avec hésitation en espérant trouver le derrière de l'âne, les bras tendus vers l'invisible, la queue de l'animal à la main. Elle bute contre le corps menu de la fillette, qui s'est placée exprès sur son chemin, lui prend la main et la mène vers l'âne de carton brun et blanc.

Un jour de novembre 2001, elle a annoncé à l'homme qui était dans sa vie depuis peu qu'elle « avait du retard ». Il s'est raidi et il lui a répondu, mot pour mot: « Je ne veux pas élever un enfant avec toi. Tu riaais avant, quand je t'ai rencontrée. Tu es devenue morose. Ce n'est plus possible, toi et moi, tout ce marasme ambiant, encore moins avec un enfant. » Il a mis les voiles sans faire plus de bruit et la douanière a décidé d'avorter. De cette petite fille qui aurait pu avoir et un sourire et des nattes blondes.

Depuis les attentats du 11 septembre, les douaniers ont perdu le peu de bonnes manières qui leur était auparavant permis. Ils ont adopté le visage de leurs passeports. On les a 37

reformatés pour composer avec plus de danger, de nouvelles menaces, les possibilités que dans les casques des cyclistes allant pédaler dans les montagnes du Vermont se cachent des explosifs. Avant, on s'inquiétait pour les drogues, les carottes et les viandes froides dans les sandwiches, maintenant on imagine du TNT, de l'anthrax, des détonateurs déguisés en sous-marins végétariens.

Le col trop amidonné de sa chemise gratte la peau fragile sur la nuque de la douanière, laisse des rougeurs indélébiles qu'elle cache sous une queue-de-cheval basse qui balance tristement sur son dos, à peine, juste un peu, tandis qu'elle marche pour se rendre à sa voiture. Elle dépose le sac de papier brun contenant son dîner sur le siège du passager et reste là un moment, avant de mettre la clé dans le démarreur. Elle contemple sa maison, l'imagine autrement. Le petit bungalow tout blanc que lui a légué son père gît sur une parcelle de terre infertile où ne poussent que de jolies fleurs sauvages et des mauvaises herbes qu'elle n'a pas le courage d'enlever. Les fleurs et les herbes lui semblent témoigner d'elle, le meilleur et le pire, celle qu'elle fut et celle qu'elle est devenue.

Ses collègues l'accueillent comme toujours, par un signe de la main ou un hochement de tête, comme si ouvrir la bouche pour saluer exigeait un effort. Peut-être sont-ils comme elle, existentiellement fatigués, si bien que ménager un mot représente un ajout considérable sur la liste comptable de leur plate condition humaine.

La première voiture qui roule vers sa cabine est occupée par deux hommes. Ils sont détendus. « Méfiez-vous des gens qui paraissent trop décontractés. Avoir une attitude stressée est normal quand on passe aux douanes. Le contraire est suspect. » En souriant, le conducteur tend les passeports à la douanière. Elle sait qu'ils pensent qu'elle a un air de bovin, de cochon ou d'autres animaux à la mine peu flatteuse. Elle sait qu'ils se disent qu'elle le fait exprès, qu'elle se donne du pouvoir. S'ils savaient combien elle se fiche au fond qu'ils apportent avec eux deux boîtes de dynamite ou

un congélateur plein de poulets de contrebande, elle ne fait que son travail, qui est de les appréhender si c'est le cas.

Le conducteur finit par perdre son allure désinvolte, car elle prend son temps pour vérifier leurs renseignements personnels. Il s'agite légèrement, lui demande s'il y a un problème. Elle lui répond avec autorité qu'elle ne lui a encore posé aucune question puis, une fois qu'elle sent qu'elle lui a bien cloué le bec et qu'il transpire un peu, elle lui impose le questionnaire d'usage. Elle en met et en remet, jusqu'à ce que l'autre passager, lui aussi, commence à se trémousser sur son siège. Son regard fait le tour du siège arrière, s'arrête sur la glacière, s'immobilise sur les manteaux d'excursion qui couvrent des choses aux contours suspects qu'on pourrait vouloir soustraire de sa vue. Elle peut sentir l'odeur de la peur qui suinte de ces randonneurs aux visages innocents, lesquels ont peu à peu pris l'expression qu'ont les condamnés sur le point de recevoir leur sentence. Satisfaite, elle leur rend leurs papiers en leur souhaitant une bonne journée avec une voix plus gaie, un décalage de tonalité qui aurait le pouvoir de faire saigner les oreilles hérissées des deux hommes. Dommage, le conducteur était en plein son type d'homme, le genre à qui, en d'autres circonstances, elle aurait souri d'un sourire séduisant. Encore aurait-il fallu en faire la recherche, pour le retrouver dans sa galerie de sourires perdus.

Quand son amoureux l'a quittée, il a emporté avec lui ce qui restait de malléable en elle, de tendre, d'affectueux. La seule chose dont il ne s'est pas emparé sont ces rêves récurrents, ces lieux d'évasion et de retrouvailles avec elle-même et cette fillette qui, elle en est convaincue, est celle qu'elle aurait eue de lui. Ensemble, elles auraient débarrassé la cour arrière des mauvaises herbes, planté de vraies fleurs et aménagé un enclos pour un poney; il aurait repeint les volets de la maison en rouge et elle aurait mis des rideaux roses aux fenêtres. Sans forcer, naturellement, le sourire serait réapparu pour se répandre peu à peu sur toutes les cloisons encore immobilisées.

Elle effectue une tentative devant le petit miroir accroché sur un pan de la cabine. Elle commence prudemment, par le coin gauche de ses lèvres, pour ne pas brusquer l'ensemble du visage. Elle complète avec la commissure de droite. Relève les coins de sa bouche, ne se reconnaît pas. Relâche tout, voilà, c'est bien elle. Soupire.

Une nouvelle voiture approche lentement, deux vélos de ville sont debout sur le toit et un autre se balance doucement sur un support contre le coffre arrière, plus petit, rouge, avec des pompons roses aux poignées. La douanière éprouve de nouveau cette impression étrange que ce sont les bicyclettes qui font avancer la voiture, quand ils sont perchés ainsi sur le capot. C'est la mère qui est au volant, elle lance un bonjour joyeux qui rebondit sur la douanière. Le père se penche jusqu'à toucher sa femme et salue à son tour. La fillette lui envoie la main par la fenêtre ouverte en riant, il lui manque une incisive. Une jolie famille unie, avec tout ce qu'il faut moins une dent. Ils sont trop heureux, ça ne va pas, le contraste avec son état d'âme est vraiment contrariant. Ils vont payer pour cette écorchure qui survient trop tôt en matinée. Ces baladeurs d'un jour vont être fouillés de part en part, elle gâchera une journée qui devait être sans tache, à pédaler sur les routes bucoliques du Vermont.

Tout à coup, la fillette enlève son chapeau à large rebord et dévoile deux nattes de fins cheveux blancs, presque roses. Ses cils sont blancs, ses sourcils également. La douanière reste figée, déstabilisée par la vision de ce petit ange pâle et bizarre qui lui fauche ses envies punitives. Elle demande à la mère ce qu'a la fillette. La mère est étonnée par la question mais répond : elle est albinos. La douanière continue : elle va bien ? Oui, dit la mère, elle va bien. Elle doit surtout se protéger du soleil. Très bien, dit finalement la douanière en remettant les passeports à la mère, vous pouvez y aller, *have a nice day*. Tandis que le père range les papiers d'identité dans le coffre à gants, elle en profite pour examiner la fillette qui la regarde aussi, ses yeux rouges plongés sans détour dans les siens.

40 Ces yeux en oblique jouent avec ceux de la douanière qui

essaie, en vain, de relever ses commissures. Quand la petite fille brandit sous son nez un petit âne en peluche, la douanière sent son cœur se déplacer. Elle éructe à la mère qu'elle doit confisquer cette peluche. Le père s'y oppose et la mère s'oppose au père, comme si elle avait saisi une chose, elle ne sait pas quoi. Elle a cru voir naître, sur la bouche crispée de la douanière, un tressaillement à peine perceptible, un relâchement. La mère demande gentiment à sa fille de lui céder l'âne et la fillette s'exécute aussi gentiment, en le tenant par la queue.

La douanière prend précautionneusement la peluche blanc et brun que lui tend la mère. Elle caresse le pelage de l'animal, ses lèvres tremblent. Ce n'est qu'un petit sourire, mais il y a bien un petit sourire, sur ses lèvres gercées. Elle remet l'âne à la maman qui lui dit non, non, vous pouvez le garder, elle a des dizaines d'autres toutous, n'est-ce pas, chérie ? La fillette albinos approuve vigoureusement en hochant la tête et offre à la douanière la risette édentée qui l'affranchit. Dans son rêve, la fillette a toutes ses dents.

Et, alors que la voiture n'est plus qu'un petit point noir au loin sur la route verte et ensoleillée, la douanière agite encore le bras, l'âne à la main, et tous les deux saluent et sourient, ils n'en peuvent plus de saluer et de sourire autant.